

sont modestes et réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins, mais décents: s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles: s'ils dégénèrent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser; car elle méprise surtout le petit jargon de la galanterie, comme très-offensant pour son sexe. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, et jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractère empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'âme que lui donne la pureté de ses sentiments, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, et qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colère apparente, mais avec un ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentilleses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses grâces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre, en lui disant poliment: « Monsieur, j'ai grand'peur » de savoir ces choses-là mieux que vous; si » nous n'avons rien de plus curieux à dire, je » crois que nous pouvons finir ici l'entretien. » Accompanyer ces mots d'une grande révérence,

et puis se trouver à vingt pas de lui, n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables s'il est aisé d'étaler long-temps son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, et qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier, mais tout galant persiflage est toujours rebuté; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talents d'un baladin.

Avec une si grande maturité de jugement, et formée à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie, à quinze, ne sera point traitée en enfant par ses parents. A peine apercevront-ils en elle la première inquiétude de la jeunesse, qu'avant le progrès ils se hâteront d'y pourvoir; ils lui tiendront des discours tendres et sensés. Les discours tendres et sensés sont de son âge et de son caractère. Si ce caractère est tel que je l'imagine, pourquoi son père ne lui parleroit-il pas à peu près ainsi:

« Sophie, vous voilà grande fille, et ce n'est » pas pour l'être toujours qu'on le devient. Nous » voulons que vous soyez heureuse; c'est pour » nous que nous le voulons, parce que notre » bonheur dépend du vôtre. Le bonheur d'une » honnête fille est de faire celui d'un honnête

» homme : il faut donc penser à vous marier ; il  
 » y faut penser de bonne heure , car du mariage  
 » dépend le sort de la vie , et l'on n'a jamais  
 » trop de temps pour y penser.

» Rien n'est plus difficile que le choix d'un  
 » bon mari , si ce n'est peut-être celui d'une  
 » bonne femme. Sophie , vous serez cette femme  
 » rare , vous serez la gloire de notre vie et le  
 » bonheur de nos vieux jours ; mais , de quelque  
 » mérite que vous soyez pourvue , la terre ne  
 » manque pas d'hommes qui en ont encore plus  
 » que vous. Il n'y en a pas un qui ne dût s'hono-  
 » rer de vous obtenir , il y en a beaucoup qui  
 » vous honoreroient davantage. Dans ce nombre  
 » il s'agit d'en trouver un qui vous convienne ,  
 » de le connoître , et de vous faire connoître  
 » à lui.

» Le plus grand bonheur du mariage dépend  
 » de tant de convenances , que c'est une folie de  
 » les vouloir toutes rassembler. Il faut d'abord  
 » s'assurer des plus importantes : quand les  
 » autres s'y trouvent , on s'en prévaut ; quand  
 » elles manquent , on s'en passe. Le bonheur  
 » parfait n'est pas sur la terre , mais le plus  
 » grand des malheurs , et celui qu'on peut tou-  
 » jours éviter , est d'être malheureux par sa  
 » faute.

» Il y a des convenances naturelles , il y en a  
 » d'institution , il y en a qui ne tiennent qu'à  
 » l'opinion seule. Les parents sont juges des  
 » deux dernières espèces , les enfants seuls le

» sont de la première. Dans les mariages qui  
 » se font par l'autorité des pères , on se règle  
 » uniquement sur les convenances d'institution  
 » et d'opinion ; ce ne sont pas les personnes  
 » qu'on marie , ce sont les conditions et les  
 » biens : mais tout cela peut changer ; les per-  
 » sonnes seules restent toujours , elles se por-  
 » tent partout avec elles : en dépit de la for-  
 » tune , ce n'est que par les rapports personnels  
 » qu'un mariage peut être heureux ou malheu-  
 » reux.

» Votre mère étoit de condition , j'étois riche ;  
 » voilà les seules considérations qui portèrent  
 » nos parents à nous unir. J'ai perdu mes biens ,  
 » elle a perdu son nom : oubliée de sa famille ,  
 » que lui sert aujourd'hui d'être née demoiselle ?  
 » Dans nos désastres , l'union de nos cœurs nous  
 » a consolés de tout ; la conformité de nos goûts  
 » nous a fait choisir cette retraite ; nous y vivons  
 » heureux dans la pauvreté , nous nous tenons  
 » lieu de tout l'un à l'autre. Sophie est notre  
 » trésor commun ; nous bénissons le ciel de  
 » nous avoir donné celui-là et de nous avoir ôté  
 » tout le reste. Voyez , mon enfant , où nous a  
 » conduits la Providence : les convenances qui  
 » nous firent marier sont évanouies ; nous ne  
 » sommes heureux que par celles que l'on comp-  
 » ta pour rien.

» C'est aux époux à s'assortir. Le penchant  
 » mutuel doit être leur premier lien : leurs yeux ,  
 » leurs cœurs doivent être leurs premiers guides ;

» car comme leur premier devoir, étant unis ,  
 » est de s'aimer, et qu'aimer ou n'aimer pas ne  
 » dépend point de nous-mêmes, ce devoir en  
 » emporte nécessairement un autre, qui est de  
 » commencer par s'aimer avant de s'unir. C'est  
 » là le droit de la nature, que rien ne peut abro-  
 » ger : ceux qui l'ont gênée par tant de lois  
 » civiles ont eu plus d'égard à l'ordre apparent  
 » qu'au bonheur du mariage et aux mœurs des  
 » citoyens. Vous voyez, ma Sophie, que nous  
 » ne vous prêchons pas une morale difficile.  
 » Elle ne tend qu'à vous rendre maîtresse de  
 » vous-même, et à nous en rapporter à vous  
 » sur le choix de votre époux.

» Après vous avoir dit nos raisons pour vous  
 » laisser une entière liberté, il est juste de vous  
 » parler aussi des vôtres pour en user avec sa-  
 » gesse. Ma fille, vous êtes bonne et raisonnable,  
 » vous avez de la droiture et de la piété, vous  
 » avez les talens qui conviennent à d'honnêtes  
 » femmes, et vous n'êtes pas dépourvue d'agré-  
 » ments ; mais vous êtes pauvre : vous avez les  
 » biens les plus estimables, et vous manquez de  
 » ceux qu'on estime le plus. N'aspirez donc qu'à  
 » ce que vous pouvez obtenir, et réglez votre  
 » ambition, non sur vos jugemens ni sur les  
 » nôtres, mais sur l'opinion des hommes. S'il  
 » n'étoit question que d'une égalité de mérite,  
 » j'ignore à quoi je devrois borner vos espé-  
 » rances : mais ne les élevez point au-dessus de  
 » votre fortune, et n'oubliez pas qu'elle est au

» plus bas rang. Bien qu'un homme digne de  
 » vous ne compte pas cette inégalité pour un  
 » obstacle, vous devez faire alors ce qu'il ne fera  
 » pas : Sophie doit imiter sa mère, et n'entrer  
 » que dans une famille qui s'honore d'elle. Vous  
 » n'avez point vu notre opulence, vous êtes née  
 » durant notre pauvreté ; vous nous la rendez  
 » douce et vous la partagez sans peine. Croyez-  
 » moi, Sophie, ne cherchez point des biens dont  
 » nous bénissons le ciel de nous avoir délivrés ;  
 » nous n'avons goûté le bonheur qu'après avoir  
 » perdu la richesse.

» Vous êtes trop aimable pour ne plaire à  
 » personne, et votre misère n'est pas telle qu'un  
 » honnête homme se trouve embarrassé de vous.  
 » Vous serez recherchée, et vous pourrez l'être  
 » de gens qui ne vous vaudront pas. S'ils se mon-  
 » troient à vous tels qu'ils sont, vous les estime-  
 » riez ce qu'ils valent ; tout leur faste ne vous en  
 » imposeroit pas long-temps : mais, quoique  
 » vous ayez le jugement bon et que vous vous  
 » connoissiez en mérite, vous manquez d'expé-  
 » rience et vous ignorez jusqu'où les hommes  
 » peuvent se contrefaire. Un fourbe adroit peut  
 » étudier vos goûts pour vous séduire, et feindre  
 » auprès de vous des vertus qu'il n'aura point.  
 » Il vous perdrait, Sophie, avant que vous vous  
 » en fussiez aperçue, et vous ne connoîtriez  
 » votre erreur que pour la pleurer. Le plus dan-  
 » gereux de tous les pièges, et le seul que la  
 » raison ne peut éviter, est celui des sens ; si

» jamais vous avez le malheur d'y tomber, vous  
 » ne verrez plus qu'illusions et chimères, vos  
 » yeux se fascineront, votre jugement se trou-  
 » blera, votre volonté sera corrompue, votre  
 » erreur même vous sera chère; et quand vous  
 » seriez en état de la connoître, vous n'en vou-  
 » driez pas revenir. Ma fille, c'est à la raison de  
 » Sophie que je vous livre; je ne vous livre point  
 » au penchant de son cœur. Tant que vous serez  
 » de sang-froid, restez votre propre juge; mais  
 » sitôt que vous aimerez, rendez à votre mère  
 » le soin de vous.

» Je vous propose un accord qui vous marque  
 » notre estime et rétablisse entre nous l'ordre  
 » naturel. Les parents choisissent l'époux de  
 » leur fille, et ne la consultent que pour la  
 » forme: tel est l'usage. Nous ferons entre nous  
 » tout le contraire; vous choisirez et nous se-  
 » rons consultés. Usez de votre droit, Sophie;  
 » usez-en librement et sagement. L'époux qui  
 » vous convient doit être de votre choix et non  
 » pas du nôtre; mais c'est à nous de juger si  
 » vous ne vous trompez pas sur les convenan-  
 » ces, et si, sans le savoir, vous ne faites point  
 » autre chose que ce que vous voulez. La nais-  
 » sance, les biens, le rang, l'opinion, n'entre-  
 » ront pour rien dans nos raisons. Prenez un  
 » hoané et homme dont la personne vous plaise  
 » et dont le caractère vous convienne; quel  
 » qu'il soit d'ailleurs, nous l'acceptons pour  
 » notre gendre. Son bien sera toujours assez

» grand, s'il a des bras, des mœurs, et qu'il  
 » aime sa famille. Son rang sera toujours assez  
 » illustre, s'il l'ennoblit par la vertu. Quand  
 » toute la terre nous blâmeroit, qu'importe?  
 » nous ne cherchons pas l'approbation publi-  
 » que, il nous suffit de votre bonheur.»

Lecteurs, j'ignore quel effet feroit un pareil discours sur les filles élevées à votre manière. Quant à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles; la honte et l'attendrissement ne la laisseroient pas aisément s'exprimer: mais je suis bien sûr qu'il restera gravé dans son cœur le reste de sa vie, et que si l'on peut compter sur quelque résolution humaine, c'est sur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'estime de ses parents.

Mettons la chose au pis, et donnons-lui un tempérament ardent qui lui rende pénible une longue attente; je dis que son jugement, ses connoissances, son goût, sa délicatesse, et sur-tout les sentiments dont son cœur a été nourri dans son enfance, opposeront à l'impétuosité des sens un contre-poids qui lui suffira pour les vaincre, ou du moins pour leur résister long-temps. Elle mourroit plutôt martyre de son état, que d'affliger ses parents, d'épouser un homme sans mérite, et de s'exposer aux malheurs d'un mariage mal assorti. La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'âme, et la rendre plus difficile sur le choix de son maître. Avec le tempérament d'une

Italienne et la sensibilité d'une Angloise, elle a, pour contenir son cœur et ses sens, la fierté d'une Espagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aisément celui qu'elle estime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de sentir quel ressort l'amour des choses honnêtes peut donner à l'âme, et quelle force on peut trouver en soi quand on veut être sincèrement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui est grand paroît chimérique, et qui, dans leur basse et vile raison, ne connoîtront jamais ce que peut sur les passions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples : tant pis pour eux s'ils s'obstinent à les nier. Si je leur disois que Sophie n'est point un être imaginaire, que son nom seul est de mon invention, que son éducation, ses mœurs, son caractère, sa figure même, ont réellement existé, et que sa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, sans doute ils n'en croiroient rien : mais enfin, que risquerai-je d'achever sans détour l'histoire d'une fille si semblable à Sophie, que cette histoire pourroit être la sienne sans qu'on dût en être surpris ? Qu'on la croie véritable ou non, peu importe ; j'aurai, si l'on veut, raconté des fictions, mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, et j'irai toujours à mes fins.

La jeune personne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec

elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, et je le lui laisse. Après l'entretien que j'ai rapporté, son père et sa mère, jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyèrent passer un hiver à la ville, chez une tante qu'on instruisit en secret du sujet de ce voyage, car la sœur Sophie portoit au fond de son cœur le noble orgueil de savoir triompher d'elle ; et, quelque besoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte fille plutôt que de se résoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ses parents, sa tante la présenta dans les maisons, la mena dans les sociétés, dans les fêtes, lui fit voir le monde, ou plutôt l'y fit voir, car Sophie se soucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable qui paroisoient décents et modestes. Elle avoit dans sa réserve même un certain art de les attirer, qui ressembloit assez à de la coquetterie : mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité qui semble accepter les hommages, et qui est la première faveur du sexe, elle substituoit un maintien plus humble et une politesse plus repoussante. Toujours attentive sur elle-même, elle ne leur laissoit plus l'occasion de lui rendre le moindre service : c'étoit dire assez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtresse.

Jamais les cœurs sensibles n'aimèrent les plai-

sirs bruyants, vain et stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, et qui croient qu'étourdir sa vie c'est en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, et désespérant de le trouver ainsi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ses parents, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier; elle retourna les joindre long-temps avant le terme fixé pour son retour.

A peine eut-elle repris ses fonctions dans la maison paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des distractions, de l'impatience, elle étoit triste et rêveuse, elle se cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit et qu'elle en avoit honte: on lui en parla, elle s'en défendit. Elle protesta n'avoir vu personne qui pût toucher son cœur, et Sophie ne mentoit point.

Cependant sa langueur augmentoit sans cesse, et sa santé commençoit à s'altérer. Sa mère, inquiète de ce changement, résolut enfin d'en savoir la cause. Elle la prit en particulier, et mit en œuvre auprès d'elle ce langage insinuant et ces caresses invincibles que la seule tendresse maternelle sait employer: Ma fille, toi que j'ai portée dans mes entrailles et que je porte incessamment dans mon cœur, verse les secrets du tien dans le sein de ta mère. Quels sont donc ces secrets qu'une mère ne peut savoir? Qui est-ce qui plaint tes peines, qui est-ce qui les partage, qui est-ce qui veut les soulager, si ce n'est ton

père et moi? Ah! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur sans la connoître?

Loin de cacher ses chagrins à sa mère, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour consolatrice et pour confidente; mais la honte l'empêchoit de parler, et sa modestie ne trouvoit point de langage pour décrire un état peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ses sens malgré qu'elle en eût. Enfin, sa honte même servant d'indice à la mère, elle lui arracha ces humiliants aveux. Loin de l'affliger par d'injustes reprimandes, elle la consola, la plaignit, pleura sur elle: elle étoit trop sage pour lui faire un crime d'un mal que sa vertu seule rendoit si cruel. Mais pourquoi supporter sans nécessité un mal dont le remède étoit si facile et si légitime? Que n'usoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée? que n'acceptoit-elle un mari? que ne le choisissoit-elle? Ne savoit-elle pas que son sort dépendoit d'elle seule, et que, quel que fût son choix, il seroit confirmé, puisqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu rester; plusieurs partis s'étoient présentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc? que vouloit-elle? Quelle inexplicable contradiction!

La réponse étoit simple. S'il ne s'agissoit que d'un secours pour la jeunesse, le choix seroit bientôt fait: mais un maître pour toute la vie n'est pas si facile à choisir; et, puisqu'on ne peut séparer ces deux choix, il faut bien attendre, et

souvent perdre sa jeunesse, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut passer ses jours. Tel étoit le cas de Sophie : elle avoit besoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari ; et pour le cœur qu'il falloit au sien, l'un étoit presque aussi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens si brillants n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours ; leur esprit superficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs sans règle, leurs frivoles imitations, la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme et ne trouvoit que des singes ; elle cherchoit une âme et n'en trouvoit point.

Que je suis malheureuse ! disoit-elle à sa mère ; j'ai besoin d'aimer, et ne vois rien qui me plaise. Mon cœur repousse tous ceux qu'attirent mes sens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes désirs, et pas un qui ne les réprime : un goût sans estime ne peut durer. Ah ! ce n'est pas là l'homme qu'il faut à votre Sophie ! son charmant modèle est empreint trop avant dans son âme. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuse qu'avec lui seul. Elle aime mieux se consumer et combattre sans cesse, elle aime mieux mourir malheureuse et libre, que désespérée auprès d'un homme qu'elle n'aime pas et qu'elle rendroit malheureux lui-même ; il vaut mieux n'être plus, que de n'être que pour souffrir.

Frapnée de ces singularités, sa mère les trouva

trop bizarres pour ne pas soupçonner quelque mystère. Sophie n'étoit ni précieuse ni ridicule. Comment cette délicatesse outrée avoit-elle pu lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès son enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, et à faire de nécessité vertu ? Ce modèle de l'homme aimable, duquel elle étoit si enchantée, et qui revenoit si souvent dans tous ses entretiens, fit conjecturer à sa mère que ce caprice avoit quelque autre fondement qu'elle ignoroit encore, et que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, surchargée de sa peine secrète, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mère la presse ; elle hésite ; elle se rend enfin, et sortant sans rien dire, elle rentre un moment après, un livre à la main : Plaignez votre malheureuse fille, sa tristesse est sans remède, ses pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez savoir la cause : eh bien ! la voilà, dit-elle en jetant le livre sur la table. La mère prend le livre et l'ouvre : c'étoient les Aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme : à force de questions et de réponses obscures, elle voit enfin, avec une surprise facile à concevoir, que sa fille est la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, et l'aimoit avec une passion dont rien ne put la guérir. Sitôt que son père et sa mère connurent sa manie, ils en rirent, et crurent la ramener par la raison. Ils se trompèrent : la raison n'étoit pas toute de leur côté ; Sophie avoit aussi la sienne et savoit

la faire valoir. Combien de fois elle les réduisit au silence en se servant contre eux de leurs propres raisonnements, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de son siècle; qu'il faudroit nécessairement qu'elle adoptât les manières de penser de son mari, ou qu'elle lui donnât les siennes; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impossible par la manière dont ils l'avoient élevée, et que l'autre étoit précisément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, disoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puisse amener, et je l'épouse; mais jusque-là pourquoi me grondez-vous? plaignez-moi. Je suis malheureuse et non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté? Mon père ne l'a-t-il pas dit lui-même? Est-ce ma faute si j'aime ce qui n'est pas? Je ne suis point visionnaire; je ne veux point un prince, je ne cherche point Télémaque, je sais qu'il n'est qu'une fiction: je cherche quelqu'un qui lui ressemble. Et pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exister, puisque j'existe, moi qui me sens un cœur si semblable au sien? Non, ne déshonorons pas ainsi l'humanité; ne pensons pas qu'un homme aimable et vertueux ne soit qu'une chimère. Il existe, il vit, il me cherche peut-être; il cherche une âme qui le sache aimer. Mais qu'est-il? où est-il? Je l'ignore: il n'est aucun de ceux qui j'ai vus; sans doute il n'est aucun de ceux que je verrai. O ma mère! pourquoi m'avez-

vous rendu la vertu trop aimable? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en est moins à moi qu'à vous.

Amènerai-je ce triste récit jusqu'à sa catastrophe? Dirai-je les longs débats qui la précéderent? Représenterai-je une mère impatientée, changeant en rigueurs ses premières caresses? Montrerai-je un père irrité, oubliant ses premiers engagements, et traitant comme une folle la plus vertueuse des filles? Peindrai-je enfin l'infortunée, encore plus attachée à sa chimère par la persécution qu'elle lui fait souffrir, marchant à pas lents vers la mort, et descendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel? Non, j'écarte ces objets funestes. Je n'ai pas besoin d'aller si loin pour montrer par un exemple assez frappant, ce me semble, que, malgré les préjugés qui naissent des mœurs du siècle, l'enthousiasme de l'honnête et du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, et qu'il n'y a rien que, sous la direction de la nature, on ne puisse obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander si c'est la nature qui nous prescrit de prendre tant de peines pour réprimer des désirs immodérés. Je réponds que non, mais qu'aussi ce n'est point la nature qui nous donne tant de désirs immodérés. Or tout ce qui n'est pas d'elle est contre elle: j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Émile sa Sophie: ressusciti-



tous cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive et un destin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire; et à force de lui élever l'âme j'ai troublé sa raison; je me suis égaré moi-même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une âme commune; tout ce qu'elle a de plus que les autres femmes est l'effet de son éducation.

Je me suis proposé dans ce livre de dire tout ce qui se pouvoit faire, laissant à chacun le choix de ce qui est à sa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois pensé dès le commencement à former de loin la compagne d'Émile, et à les élever l'un pour l'autre et l'un avec l'autre. Mais, en y réfléchissant, j'ai trouvé que tous ces arrangements trop prématurés étoient mal entendus, et qu'il étoit absurde de destiner deux enfans à s'unir ayant de pouvoir connoître si cette union étoit dans l'ordre de la nature, et s'ils auroient entre eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui est naturel à l'état sauvage et ce qui est naturel à l'état civil. Dans le premier état, toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns et les autres n'ont encore que la forme primitive et commune; dans le second, chaque caractère étant deve-

loppé par les institutions sociales, et chaque esprit ayant reçu sa forme propre et déterminée, non de l'éducation seule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel et de l'éducation, on ne peut plus les assortir qu'en les présentant l'un à l'autre pour voir s'ils se conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal est qu'en développant les caractères l'état social distingue les rangs, et que l'un de ces deux ordres n'étant point semblable à l'autre, plus on distingue les conditions, plus on confond les caractères. De là les mariages mal assortis et tous les désordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conséquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les sentimens naturels s'altèrent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal se relâche; plus il y a de riches et de pauvres, moins il y a de pères et de maris. Le maître ni l'esclave n'ont plus de famille, chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus et faire d'heureux mariages; étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, et consultez la nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée, et qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quel-

que pays qu'ils habitent , dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage , mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur , que c'est elle seule qui décide du sort de la vie , et qu'il y a telle convenance de goûts , d'humeurs , de sentimens , de caractères , qui devoit engager un père sage , fût-il prince , fût-il monarque , à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances , fût-elle née dans une famille deshonnête , fût-elle la fille du bourreau. Oui , je soutiens que , tous les malheurs imaginables dussent-ils tomber sur deux époux bien unis , ils jouiroient d'un plus vrai bonheur à pleurer ensemble , qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre , empoisonnées par la désunion des cœurs.

Au lieu donc de destiner dès l'enfance une épouse à mon Émile , j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'est point moi qui fais cette destination , c'est la nature ; mon affaire est de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire , je dis la mienne et non celle du père ; car en me confiant son fils , il me cède sa place , il substitue mon droit au sien ; c'est moi qui suis le vrai père d'Émile , c'est moi qui l'ai fait homme. J'aurois refusé de l'élever si je n'avois pas été le maître de le marier à son choix , c'est-à-dire au mien. Il n'y a que le plaisir de faire un heureux qui puisse payer ce qu'il

en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas non plus que j'aie attendu , pour trouver l'épouse d'Émile , que je le misse en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'est qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes , afin qu'il sente le prix de celle qui lui convient. Dès long-temps Sophie est trouvée ; peut-être Émile l'a-t-il déjà vue ; mais il ne la reconnoitra que quand il en sera temps.

Quoique l'égalité des conditions ne soit pas nécessaire au mariage , quand cette égalité se joint aux autres convenances , elle leur donne un nouveau prix ; elle n'entre en balance avec aucune , mais la fait pencher quand tout est égal.

Un homme , à moins qu'il ne soit monarque , ne peut pas chercher une femme dans tous les états ; car les préjugés qu'il n'aura pas il les trouvera dans les autres ; et telle fille lui conviendrait peut-être , qu'il ne l'obtiendrait pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un père judicieux. Il ne doit point vouloir donner à son élève un établissement au-dessus de son rang , car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit , il ne devoit pas le vouloir encore ; car qu'importe le rang au jeune homme , du moins au mien ? Et cependant , en montant , il s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenser

des biens de différentes natures, comme la noblesse et l'argent, parce que chacun des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération; que de plus on ne s'accorde jamais sur l'estimation commune; qu'enfin la préférence que chacun donne à sa mise prépare la discorde entre deux familles, et souvent entre deux époux.

Il est encore fort différent pour l'ordre du mariage que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout-à-fait contraire à la raison; le second y est plus conforme. Comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui règle celui de la famille entière. Quand il s'allie dans un rang plus bas, il ne descend point, il élève son épouse; au contraire, en prenant une femme au-dessus de lui, il l'abaisse sans s'élever. Ainsi, dans le premier cas, il y a du bien sans mal, et dans le second du mal sans bien. De plus, il est dans l'ordre de la nature que la femme obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel et l'ordre civil s'accordent, et tout va bien. C'est le contraire quand, s'alliant au-dessus de lui, l'homme se met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnaissance, et d'être ingrat ou méprisé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, se rend le tyran de son chef; et le maître, devenu l'esclave, se trouve la plus ridicule et la plus misérable des créatures. Tels sont ces malheu-

reux favoris que les rois de l'Asie honorent et tourmentent de leur alliance, et qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'osent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de lecteurs, se souvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuseront ici de contradiction: ils se tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, et gouverner celui qui commande. L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un ministre dans l'état, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits, et commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misère, scandale, et déshonneur.

Reste le choix entre ses égales et ses inférieures: et je crois qu'il y a encore quelque restriction à faire pour ces dernières; car il est difficile de trouver dans la lie du peuple une épouse capable de faire le bonheur d'un honnête homme: non qu'on soit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idée de ce qui est beau et honnête, et que l'injustice des autres états fait

voir à celui-ci la justice dans ses vices mêmes.

Naturellement l'homme ne pense guère. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres, et même plus difficilement. Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées : l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent point ; et cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la première de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la société manque à la sienne lorsque ayant une femme il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entière à travailler pour vivre n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, et tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; souvent même elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir, et l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes : on n'a pas besoin de savoir les Offices de Cicéron pour être homme de bien ; et la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable ; et c'est une triste chose pour un père de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, et de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élèvera-t-elle ses enfants ? comment discernera-t-elle ce qui leur convient ? comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoit pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolents ou craintifs ; elle en fera des singes manières ou d'étourdis polissons, jamais de bons esprits ni des enfants aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple et grossièrement élevée, qu'une fille savante et bel-esprit qui viendrait établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfants, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie elle dédaigne tous ses devoirs de femme, et commence toujours par se faire homme à la manière de mademoiselle de l'Enclos. Au dehors elle est toujours ridicule et très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussitôt qu'on sort de son état et qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talents n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la

plume ou le pinceau quand elles travaillent ; on sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talents, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée ; sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même ; soyez de bonne foi : lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de respect, de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfants, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes et de petits billets peints de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre :

*Quæris cur nolim te ducere, Galla? diserta es* (1).

Après ces considérations vient celle de la figure ; c'est la première qui frappe et la dernière qu'on doit faire, mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines elle n'est

(1) Martial, XI, 20.

plus rien pour le possesseur, mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes ; et quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté ; car, en peu de temps l'une et l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient, et la laideur un avantage. Mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs ; ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse et se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Désirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable et prévenante, qui n'inspire pas l'amour mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer ; elle est sans préjudice pour le mari, et l'avantage en tourne au profit commun. Les grâces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse, et, au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des grâces plaît à son mari comme le premier jour.

Telles sont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Élève de la nature ainsi qu'Émile, elle est faite pour lui plus qu'aucune autre ; elle sera la femme de l'homme. Elle est son égale par la naissance et par le mérite, son inférieure par la fortune. Elle n'enchantante pas

au premier coup d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés; il ne se déploie que dans l'intimité du commerce; et son mari le sentira plus que personne au monde. Son éducation n'est ni brillante ni négligée; elle a du goût sans étude, des talents sans art, du jugement sans connoissances. Son esprit ne sait pas, mais il est cultivé pour apprendre; c'est une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême, et Télémaque qui lui tomba par hasard dans les mains; mais une fille capable de se passionner pour Télémaque a-t-elle un cœur sans sentiment et un esprit sans délicatesse? O l'aimable ignorante! Heureux celui qu'on destine à l'instruire! Elle ne sera point le professeur de son mari, mais son disciple: loin de vouloir l'assujettir à ses goûts, elle prendra les siens. Elle vaudra mieux pour lui que si elle étoit savante; il aura le plaisir de lui tout enseigner. Il est temps enfin qu'ils se voient; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris, tristes et rêveurs. Ce lieu de babil n'est pas notre centre. Émile tourne un œil de dédain vers cette grande ville, et dit avec dépit: Que de jours perdus en vaines recherches! Ah! ce n'est pas là qu'est l'épouse de mon cœur! Mon ami, vous le saviez bien; mais mon temps ne vous coûte guère, et mes maux vous font peu souffrir. Je le regarde

fixement, et lui dis sans m'émouvoir: Émile, croyez-vous ce que vous dites? A l'instant il me saute au cou tout confus, et me serre dans ses bras sans répondre. C'est toujours sa réponse quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais chevaliers errants; non pas comme eux cherchant les aventures, nous les fuyons au contraire en quittant Paris; mais imitant assez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, et tantôt marchant à petits pas. A force de suivre ma pratique, on en aura pris enfin l'esprit; et je n'imagine aucun lecteur encore assez prévenu par les usages pour nous supposer tous deux endormis dans une bonne chaise de poste bien fermée, marchant sans rien voir, sans rien observer, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée, et, dans la vitesse de notre marche, perdant le temps pour le ménager.

Les hommes disent que la vie est courte, et je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du temps; et je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en sépare: l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de là; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent

que le temps coule trop vite, ils mentent ; ils paieroient volontiers le pouvoir de l'accélérer ; ils emploieroient volontiers leur fortune à consumer leur vie entière ; et il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ses ans à très-peu d'heures s'il eût été le maître d'en ôter, au gré de son ennui, celles qui lui étoient à charge, et, au gré de son impatience, celles qui le sépareroient du moment désiré. Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, et d'un quartier à l'autre, qui seroit fort embarrassé de ses heures s'il n'avoit le secret de les perdre ainsi, et qui s'éloigne exprès de ses affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le temps qu'il y met de plus, et dont autrement il ne sauroit que faire ; ou bien, au contraire, il court pour courir, et vient en poste sans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses désirs pour ne jamais souhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'estimera point trop courte ; vivre et jouir seront pour lui la même chose ; et, dût-il mourir jeune, il ne mourra que ra de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela seul il la faudroit préférer

à toute autre. Je n'ai point élevé mon Émile pour désirer ni pour attendre, mais pour jouir ; et quand il porte ses désirs au-delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du temps. Il ne jouira pas seulement du plaisir de désirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il désire ; et ses passions sont tellement modérées, qu'il est toujours plus où il est qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis et comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse et dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Émile n'entra jamais dans une chaise de poste, et ne court guère en poste s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Émile peut-il être pressé ? D'une seule chose, de jouir de la vie. Ajouterai-je et de faire du bien quand il le peut ? Non, car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval ; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays, on se détourne

à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie; un bois touffu, je vais sous son ombre; une grotte, je la visite; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes; je passe partout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir; et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais temps m'arrête et que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las.... Mais Émile ne se lasse guère; il est robuste; et pourquoi se laisseroit-il? il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer? Il porte partout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse, et la manière de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire

naturelle, peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets, ils savent des noms; et n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Émile est plus riche que ceux des rois; ce cabinet est la terre entière. Chaque chose y est à sa place: le naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre; Daubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différents on rassemble par cette agréable manière de voyager! sans compter la santé qui s'affermi, l'humeur qui s'égaie. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondants, ou souffrants; et les piétons toujours gais, légers, et contents de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte! Combien un repas grossier paroît savoureux! Avec quel plaisir on se repose à table! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la manière que j'imagine, Sophie n'est pas oubliée, il faut que je ne sois guère adroit, ou qu'Émile soit bien peu curieux; car, avec tant de connoissances élémentaires, il est difficile



qu'il ne soit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit ; il sait précisément assez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, et nous avançons toujours. J'ai mis à notre première course un terme éloigné : le prétexte en est facile ; en sortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'aperçoit aucun chemin, nous ne savons plus retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins sont bons pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureusement nous trouvons un paysan qui nous mène dans sa chaumière ; nous mangeons de grand appétit son maigre dîner. En nous voyant si fatigués, si affamés, il nous dit : Si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous eussiez été mieux reçus... vous auriez trouvé une maison de paix... des gens si charitables!... de si bonnes gens!... Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils sont plus riches, quoiqu'on dise qu'ils l'étoient bien plus autrefois... Ils ne pâtissent pas, Dieu merci ; et tout le pays se sent de ce qui leur reste.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Émile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maison dont les maîtres

sont bénis dans le voisinage : je serois bien aise de les voir ; peut-être seront-ils bien aises de nous voir aussi. Je suis sûr qu'ils nous recevront bien : s'ils sont des nôtres, nous serons des leurs.

La maison bien indiquée, on part, on erre dans les bois : une grande pluie nous surprend en chemin ; elle nous retarde sans nous arrêter. Enfin l'on se retrouve, et le soir nous arrivons à la maison désignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette seule maison, quoique simple, a quelque apparence. Nous nous présentons, nous demandons l'hospitalité. L'on nous fait parler au maître ; il nous questionne, mais poliment : sans dire le sujet de notre voyage ; nous disons celui de notre détour. Il a gardé de son ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manières ; quiconque a vécu dans le grand monde se trompé rarement là-dessus : sur ce passe-port nous sommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre et commode ; on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi ! dit Émile tout surpris, on diroit que nous étions attendus. O que le paysan avoit bien raison ! quelle attention ! quelle bonté ! quelle prévoyance ! et pour des inconnus ! Je crois être au temps d'Homère. Soyez sensible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas ; partout où les étrangers sont rares, ils sont bien venus : rien ne rend plus hospitalier